

Une planète et des hommes

BIODIVERSITÉ

Ode aux poissons moches

Des écologues démontrent la richesse fonctionnelle des espèces les moins séduisantes. Ils appellent à conjurer le biais culturel qui conduit à veiller en priorité sur ce qui plaît à l'œil.

Avoir l'écaïlle blême, les nageoires en queue de nouille et la gueule aplatie n'empêche pas la beauté. C'est ce que démontre une étude portant sur l'intérêt écosystémique des poissons tropicaux, publiée lundi dans la revue *Scientific Reports*. Menée par une équipe d'écologues français (1), elle avance que les espèces les moins séduisantes ont une richesse fonctionnelle en moyenne 33 % supérieure à celle des poissons plus attirants. Autrement formulé, les fonctions que les poissons moches assurent dans un milieu donné (ici, un récif corallien) sont, si ce n'est

plus essentielles, du moins plus nombreuses que celles remplies par les variétés jugées charmantes.

Dans un monde où la prime au beau s'étend, même inconsciemment, jusqu'aux politiques de préservation de la biodiversité, les scientifiques invitent ainsi à juger la joliesse sous un nouvel angle – celui de l'utilité. Ils offrent du même coup une occasion de conjurer le biais psycho-culturel qui nous pousse à veiller en priorité sur ce qui plaît à l'œil. « On est ému par ce que l'on aime », résume Nicolas Mouquet, de l'université de Montpellier, qui a dirigé la recherche. « Or on aime ce que l'on comprend : parler de la fonctionnalité des espèces ouvre sur un travail éducatif essentiel. »

Pour réaliser leur étude, les scientifiques ont d'abord recueilli les photos de plus de 160 poissons, rejetons des principales familles nageant dans les fonds marins de Mayotte, dans l'océan Indien. Ils ont classé les ternes d'un côté, les chatoyants de l'autre, et ont présenté les portraits à 8 000 observateurs, sollicités via Internet.

Une perception collective erronée de la nature

Le résultat est sans surprise : les faveurs des participants sont allées au croquignolet poisson-clown (*Amphiprion latifasciatus*), popularisé par le dessin animé *Nemo* ; à la vénéneuse rascasse volante (*Pterois volitans*), dont les fascinantes nageoires ondulent

dangereusement ; ou encore au lumineux poisson-papillon (*Chaetodon lunula*) et à ses vibrations jaune soleil. Délaissés, les poissons trop grisâtres, ventripotents ou plats, tel le poisson-ballon à tâches noires (*Arothron nigropunctatus*) ou la demoiselle à trois points (*Dascyllus trimaculatus*).

Les chercheurs ont ensuite comparé ce classement aux spécificités fonctionnelles de chaque espèce – on parle de traits, comme pour les caractères. « Il peut s'agir de leur taille, de leur mode de vie diurne ou nocturne, de leur régime alimentaire... » reprend Nicolas Mouquet. « C'est ce qui nous permet de positionner un animal dans son rôle écosystémique. » Cette fois, les conclusions sont plus surprenantes : « Les espèces les plus belles font toutes peu ou prou le même "travail" ; les moins séduisantes, en revanche, assurent des fonctions très variées. » Pourtant, ce sont toujours les premières que l'on met en avant dès qu'il s'agit de parler biodiversité, se désole le chercheur. « Inconsciemment, cela développe une perception collective erronée de la nature. En dépit même des bonnes volontés, ce biais devient quasi institutionnel. » Des primes au beau ont ainsi été observées en matière de protection des oiseaux. Les efforts de recherche sur les beaux mammifères s'avèrent également plus ambitieux que lorsqu'ils portent sur les plus mal fichus. ●

MARIE-NOËLLE BERTRAND

(1) Du CNRS, de l'université de Montpellier, d'Andromède Océanologie et du Centre universitaire de Mayotte.